

Dominique Avon, Michel Fourcade, (dirs.), Un
nouvel âge de la théologie? 1965-1980, Colloque de
Montpellier, juin 2007

Paris, Karthala, 2009, 423 p.

Sabine Rousseau



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/22622>

DOI : [10.4000/assr.22622](https://doi.org/10.4000/assr.22622)

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2010

Pagination : 9-242

ISBN : 9782713223013

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Sabine Rousseau, « Dominique Avon, Michel Fourcade, (dirs.), Un nouvel âge de la théologie? 1965-1980, Colloque de Montpellier, juin 2007 », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 152 | octobre-décembre 2010, document 152-6, mis en ligne le 17 mai 2011, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/assr/22622> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.22622>

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

© Archives de sciences sociales des religions

Dominique Avon, Michel Fourcade, (dirs.), Un nouvel âge de la théologie? 1965-1980, Colloque de Montpellier, juin 2007

Paris, Karthala, 2009, 423 p.

Sabine Rousseau

RÉFÉRENCE

Dominique Avon, Michel Fourcade, (dirs.), Un nouvel âge de la théologie? 1965-1980, Colloque de Montpellier, juin 2007, Paris, arthala, 2009, 423 p.

- 1 Dominique Avon et Michel Fourcade ont rassemblé dans cet ouvrage vingt et une contributions du colloque de Montpellier, de juin 2007, consacré à l'histoire de la théologie contemporaine, des lendemains du concile Vatican II jusqu'au début des années quatre-vingt. Centrant la rencontre sur la pratique catholique de la théologie dans ce «moment post-conciliaire» et sur l'espace francophone, les organisateurs n'excluaient pas cependant les ouvertures vers d'autres théologies, protestantes, juives et musulmanes, ni vers d'autres espaces en Europe ou au-delà. La question qui sous-tend l'ouvrage peut être empruntée à Philippe Rocher et Laurent Coulomb évoquant la transmission autour de 1967 des *Recherches de Science religieuse (RSR)* entre deux générations de théologiens jésuites, celle qui a vu ses travaux légitimés par le Concile – de Lubac, Daniélou, Calvez – et celle qui entend non plus «rénover» la théologie mais la «révolutionner» – Moingt, Marlé, de Certeau, de Lavalette. Quelle est donc la nature de ce «nouvel âge de la théologie»: évolution ou révolution? La lecture des différentes contributions, regroupées en quatre grandes parties thématiques – «Faire de la théologie après Vatican II», «Faire de la théologie au temps de la crise des écoles», «La théologie parmi les disciplines» et «La théologie en partage» –, permet de cerner un

certain nombre de mutations en mettant en évidence les principales caractéristiques du champ théologique postconciliaire.

- 2 L'accent est mis par de nombreux contributeurs sur l'évolution des pratiques en lien avec une nouvelle conception de la démarche théologique. La théologie qui se cherche au tournant des années soixante-dix est une théologie inductive, qui part de l'analyse des réalités terrestres et non plus du discours magistériel, qui vise à «passer de l'autre côté pour assumer l'histoire des autres là où elle se vit» (Moingt, cité par Ph. Rocher et L.Coulomb, p.139). À cette démarche correspondent des expériences diverses outre cette «théologie de l'exil» prônée par Moingt: une «théologie de la réalité» telle que la pratique le protestant André Dumas, passionné par l'actualité («la foi au milieu du monde») et pionnier des débats éthiques (P.-Y. Kirschleger), les théologies «contextualisées» des missionnaires protestants et «inculturées» de leurs homologues catholiques qui cherchent à élaborer, dans les années soixante-dix et quatre-vingt, des discours théologiques nouveaux à partir des cultures rencontrées et non plus à adapter la théologie latine aux différents espaces de mission (C. Prudhomme et J.-F. Zorn). Tous soulignent l'impact du contexte et Dominique Trimbur met en relief l'intrusion de l'événement dans la théologie («Faire de la théologie après Auschwitz»).
- 3 La pratique de la théologie n'est plus verrouillée: le barthisme (J.-D. Causse) comme le thomisme (H. Donneaud) perdent leur prééminence, les écoles de théologie sont contestées: la tradition dominicaine de production communautaire de la théologie dans les couvents d'étude défendue par Geffré s'efface au profit de parcours plus individuels et plus apostoliques promus par Pohier: «l'heure n'est plus au magistère des théologiens cléricaux» (p.115). Le théologien n'est plus le détenteur de la vérité. On parle de «théologie libérante», non professionnelle. Des groupes de laïcs s'en emparent, dessinant de nouveaux espaces collectifs de pratiques théologiques: la *Lettre* organise des lectures matérialistes de la Bible autour de Blanquart et Clévenot (Y. Tranvouez), l'Association libre d'études théologiques, Alethé, réunit des laïcs autour du théologien Antoine Delzant dans le but de faire circuler les idées en dehors de l'institution (C. Valasik), des «bricolages individuels» résultent d'une «théologie sauvage» pratiquée par des groupes de spiritualité situés à la marge (la Révélation d'Arès, le Mandarom ou les raéliens présentés par J.-P. Chantin) entrés en concurrence avec l'institution. Avec la fin d'une «théologie du magistère» (Ph. Chenaux), le champ théologique paraît de plus en plus éclaté.
- 4 L'érosion des frontières tant confessionnelles que disciplinaires constitue un second axe de renouvellement de la théologie post-vaticane. Même J. Maritain, en fin de vie, établit des connexions interdisciplinaires entre la théologie, l'exégèse et la métaphysique dans ses *Approches sans entraves*, parues en 1973 (M. Fourcade). Surtout, les échanges de problématiques et de références, les transferts culturels, l'acculturation réciproque rendent poreuses les barrières entre la pensée catholique et protestante et favorisent le déclin des «théologies confessionnelles». En effet, la plupart des expériences nouvelles s'alimentent d'emprunts communs aux sciences humaines. Chez les dominicains, au Saulchoir, les paradigmes des sciences humaines s'imposent avec une nouvelle équipe de direction en 1968-1969 (H. Donneaud); chez les jésuites, Calvez crée, en 1971, le Centre d'études et de recherches philosophiques (CERP) qui intègre l'anthropologie, la sociologie, la psychologie et les questions politiques dans la formation de base (Ph. Rocher, L. Coulomb). La théologie se laisse questionner par les sciences humaines. Le théologien protestant allemand Rudolph Bultmann, connu en

France dans les années soixante, veut articuler théologie et anthropologie dans son «programme de démythologisation» de la Bible (E. Cu villier). Le philosophe protestant Paul Ricœur et l'historien jésuite Michel de Certeau explorent les «frontières poreuses» entre l'histoire, l'anthropologie, la psychanalyse, la linguistique... et les interrogations d'ordre théologique développant ainsi des pensées originales. Ils font figure de véritables «passeurs» (Fr. Dosse) comme certains intellectuels musulmans qui cherchent à repenser, après les indépendances, les rapports du politique et du religieux et se trouvent plus ou moins immergés dans les réseaux du dialogue islamo-catholique (D. Avon).

- 5 On perçoit cependant les limites du renouvellement de la pratique théologique à travers de nombreuses contributions, pas seulement dans celles qui décrivent les résistances à l'*aggiornamento*, exprimées par un Étienne Gilson dans *Les Tribulations de Sophie*, en 1967, un plaidoyer en faveur du thomisme pour sauver la scolastique (F. Michel), ou par les clercs traditionalistes dans une théologie polémique anti-duovaticane (P. Airiau). Des réticences sont relevées quand il s'agit, par exemple, pour des théologiens d'admettre les méthodes critiques de l'exégèse face au risque de désacralisation du Livre (P. Gibert) ou quand il faut ouvrir les formations théologiques aux laïcs, maintenus à l'écart dans des cursus spécifiques (C. Toupin-Guyot). Des inachèvements sont signalés: l'internationalisation des réseaux de théologiens qui entraîne des rééquilibrages en Europe au profit de l'aire germanophone et au détriment d'une théologie francophone dominante jusqu'à Vatican II (E. Fouilloux, C. Sorrel) se traduit seulement par une timide ouverture géographique extra-européenne: dix-huit Européens sont nommés à la Commission théologique internationale (CTI), créée en 1969, contre seulement sept membres venus des autres continents (Ph. Chenaux). Des blocages sont décrits: le rejet rapide d'un Garaudy, tant par les catholiques que par les communistes, et l'échec de sa tentative de dialogue entre marxisme et christianisme sur la base d'un «humanisme partagé» (F. Gugelot). Les tensions entre les courants à l'intérieur d'un champ théologique éclaté sont parfois retracées avec précision: c'est le cas des contre-offensives (la création par Rome de la CTI, celle de la revue internationale *Communio* en 1972) en réponse à «la fronde des théologiens» de la revue internationale *Concilium*, créée en 1962 et à l'origine du manifeste de 1969 revendiquant une modification de la composition de la Congrégation pour la doctrine de la foi et la liberté de la recherche théologique (E. Fouilloux). Mais, le plus souvent, les conflits et les crises sont seulement évoqués au détour d'une contribution: un éclairage particulier sur ces moments de cristallisation des tensions aurait permis de mieux cerner les scissions chronologiques qui jalonnent cette période postvaticane en mettant mieux en évidence les tournants qui semblent s'esquisser en 1968-1969: remous autour d'*Humanae Vitae*, manifeste de *Concilium*, création du cycle C à l'ICP, réforme des études au Saulchoir, nouveau comité de rédaction aux RSR, radicalisation d'un courant hostile à Vatican II, puis, en 1975, «affaire des Études», disparition du CCIF et d'*Échanges et dialogue*, édition française de *Communio*... et enfin, en 1980-1981, conjonction des affaires Küng, Pohier et Schillebeeckx, nomination de Ratzinger à la tête de la Doctrine de la Foi, reprise en main de la Compagnie de Jésus... Autant de temps forts ou symboliques que la remarquable chronologie établie par Michel Fourcade permet heureusement de retrouver en fin de volume.
- 6 Un ultime regret, qui n'altère en rien l'intérêt de cette somme de contributions: l'absence des premières esquisses d'une théologie féministe, à la fin des années soixante-dix du côté de la faculté de théologie de Lyon, avec des théologiennes comme

Marie-Jeanne Bérère et Donna Singles dont les travaux témoignent aussi d'un «nouvel âge de la théologie».